

PLUME DE NATURALISTES



La nature en littérature



Une rubrique du recueil annuel **numéro 9**
déc. 2025

SOMMAIRE

Le Tigre.

John Vaillant.

présenté par : Michel Barataud

p. 472

Silhouettes(s) des cimes.

Gilles Kerlorc'h (20 textes inédits).

Illustrations de Daniel Mestrot

p. 479

Le gang de la clef à molette.

Edward Abbey.

présenté par : Michel Barataud

p. 476

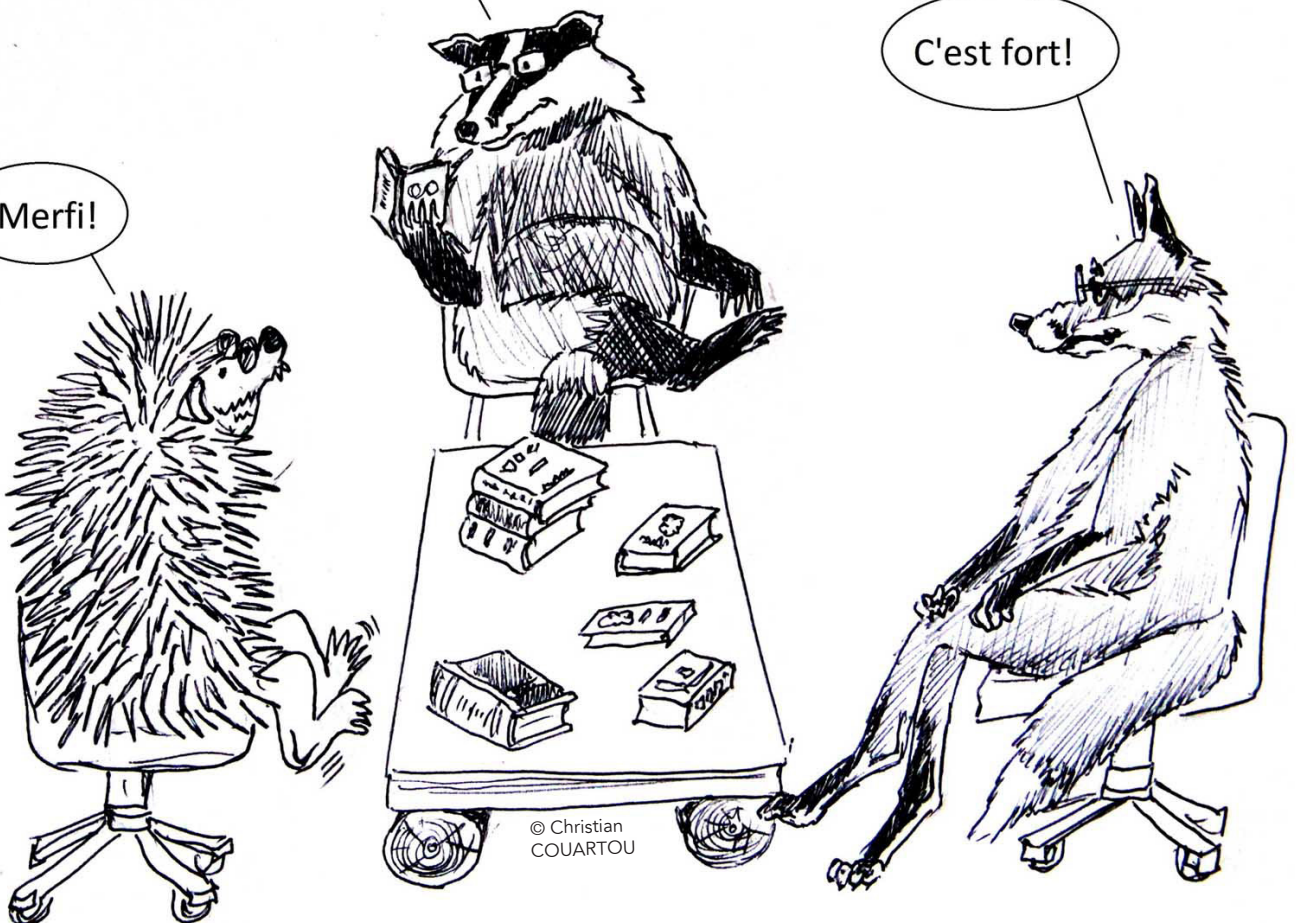
...et là, page 64, cette phrase glaçante: "Alors, allongé sur le macadam, je vis foncer vers moi, les deux soleils de la nuit."

C'est terrible!

Prenez un chewing-gum !

Merfi!

C'est fort!



Le Tigre

de John Vaillant

| Par Michel Barataud

Début janvier 2025. Je referme le livre achevé, en sachant que cette histoire ne me lâchera pas de sitôt. Comment ai-je pu passer à côté de ce récit, publié il y a presque 15 ans ?

Certes il s'agit d'un endroit du monde et d'une faune très exotiques pour un naturaliste européen ; mais la puissance des lieux et du personnage central ont de quoi aimer quelle que soit la distance...

L'impression d'être plongé dans une fiction tient à plusieurs choses. Le style riche et évocateur de l'auteur - épaulé par une bonne qualité de traduction - est une première raison. La démesure du contexte géographique et écologique joue aussi un rôle, de même que les caractères humains,

très rudes, confrontés à ce contexte. Enfin, la bête elle-même ; depuis nos campagnes françaises où une crotte de Loup ou une empreinte de Lynx sèment des émois démesurés et contradictoires, imaginer un fauve de plus de 300 kg, dont les capacités cognitives constatées par ses cohabitants ont de quoi laisser songeur, nous transporte loin ; dans un rêve... Tout est pourtant bien réel.

Comme beaucoup, j'avais entendu parler du Tigre de Sibérie, ou Tigre de l'Amour (le fleuve) ; un ou deux articles, pas plus. La plus septentrionale des quelques sous-espèces de *Panthera tigris* encore vivantes ; menacé par le manque de place laissée par les hommes, encore et toujours la même histoire...

Mais ici John Vaillant nous plonge dans une enquête si vibrante de réalité que l'on sent crisser la neige sous nos pas, la morsure du froid, la sensation de ne pas être le plus fort dans cette nature extrême. Jugez plutôt : de - 40 ° l'hiver à + 40 ° l'été ; une faune et une flore mêlées d'influences subtropicales, tempérées et arctiques : le pays du Tigre et du Glouton ; plus de 13 millions d'hectares de forêts (menacées bien entendu) ; bienvenu au Primorié !

En prime de cet événement particulier mettant en scène tigre et hommes, John Vaillant nous déploie quelques cours passionnants sur l'histoire et la géographie de la Russie, et de la Chine et la Corée frontalières.

A dévorer à pleines dents !



John Vaillant. *Le Tigre*. Edition 2011, Noir sur Blanc. Lausanne. 447 p.

Et en guise de mise en bouche, voici quelques morceaux choisis :

[...]

Mais Sergueï Boïko fut beaucoup moins surpris, peut-être parce qu'il savait ce que l'on gagne à contrarier un tigre : « Un jour, avec un autre chasseur, nous avons pris sa proie à un tigre. Nous l'avons vu s'en éloigner et nous sommes allés nous découper un morceau de viande. On n'a pas tout pris, parce qu'on ne peut pas tout prendre. C'est une loi de la taïga : il faut partager. Mais le lendemain, quand nous sommes revenus sur les lieux, nous avons vu que le tigre n'avait pas touché à ce que nous lui avons laissé. À compter de ce jour, nous n'avons plus jamais rien attrapé. Le tigre détruisait nos pièges et faisait fuir les animaux qui s'approchaient de nos appâts. Dès qu'une bête s'en approchait, il rugissait et tout le monde décampait. Pendant une année entière, ce tigre ne nous a pas laissés chasser. Nous avons reçu une bonne leçon. » Et de conclure : « Laissez-moi vous dire une chose : le tigre est un animal singulier, très fort, très intelligent et très vindicatif. »

L'expérience qu'a vécue Boïko n'a rien d'exceptionnel. Le sens du territoire et la rancune tenace du tigre de l'Amour sont avérés et légendaires. Le plus étonnant et le plus terrifiant avec les tigres est leurs aptitudes pour ce qu'il faut bien appeler la pensée abstraite. Ils peuvent très rapidement assimiler des données nouvelles – des indices, si l'on préfère –, les relier à une source, voire à une intention, et réagir en conséquence. Pour démontrer la complexité du processus de réflexion chez le tigre, Sokolov relate l'aventure arrivée à un chasseur de sa zone de gestion située dans le cours supérieur de la rivière Perevalnaïa, au sud du mont du Tigre,

dans le centre du Primorié:

« Il n'y avait pas beaucoup de sangliers dans le coin, car ils ne trouvaient pas de quoi se nourrir. Pour couronner le tout, un tigre venait régulièrement rôder sur le territoire du chasseur, faisant fuir les rares sangliers encore présents. L'homme décida donc de s'en débarrasser et plaça un piège à fusil. La première fois, l'arme n'étant pas correctement installée, le coup partit sans toucher sa cible, lui emportant juste un peu de fourrure. Le chasseur remit son piège en place. Plus tard, en observant ses traces, il vit que le tigre, ayant touché le fil du traquenard et entendu le coup de feu partir, avait ensuite reculé lentement pour se lancer à la recherche de celui qui avait installé le piège et qui cherchait par conséquent à l'éliminer. L'animal avait compris. Sans prendre la peine de suivre ses empreintes de pas, il s'était dirigé tout droit vers sa hutte, comme s'il avait une boussole.

« L'homme m'a raconté : "Je coupais du bois près de ma cabane quand tout à coup j'ai senti qu'on m'observait. Je me suis retourné et j'ai vu le tigre à une trentaine de mètres de moi. Il avait les oreilles rabattues, prêt à m'attaquer." Illico, il s'est précipité à l'intérieur de sa hutte et n'en est plus ressorti pendant trois jours, même pas pour pisser. Il a dû se soulager dans une cuvette. Il n'était pas très instruit et d'ordinaire il n'écrivait jamais à personne, mais pendant ces trois jours, comme il le dit lui-même, il s'est découvert une vocation. "Comme Tolstoï, j'ai écrit un roman-fleuve sur ce qui m'arrivait", parce qu'il était persuadé que le tigre finirait par avoir sa peau et il voulait qu'au moins les gens sachent ce qui s'était passé. Au bout de trois jours, il s'est quand même décidé à sortir. Il a scruté les abords de sa cabane et a trouvé l'endroit où le tigre l'avait

attendu. En se fiant à la quantité de neige qui avait fondu, il a estimé que l'animal était resté là plusieurs jours. Après ça, le tigre a déserté le territoire du chasseur. »

[...]

Les anthropologues qui étudient les peuples indigènes relèvent souvent chez eux une propension à anthropomorphiser les créatures animales. Si elle a fourni d'excellents résultats dans les activités de chasse chez les !Kungs et les Nanaïs (entre autres), cette tendance à prêter aux animaux des émotions et des motivations humaines pose problème aux scientifiques occidentaux, parce que la réalité dont elle relève est très difficile à reproduire en laboratoire et à défendre dans une publication. De telles assertions s'apparentent à ce que les légistes et les philosophes désignent par le terme d'« arguments inductifs ». Anecdotiques et impossibles à prouver, elles laissent un vaste champ aux ratiocinations et aux chicanes sémantiques. Mais surtout elles passent à côté de l'essentiel, à savoir que, dans cette forme de communication trans-espèces, la question n'est pas tant que les animaux soient humanisés ou les humains « animalisés », mais que chacune des parties en présence soit tout bonnement sensible aux nuances de la présence et du comportement de l'autre. Si vous passez la majeure partie de votre vie dans un environnement naturel, en symbiose avec les animaux qui vous entourent, vous développez nécessairement une certaine affinité avec ces créatures, même sans intention consciente.

[...]

Smirnov, qui a épousé une Oudégouée, vit et travaille dans la vallée de la Bikin depuis 1979. Il y a très souvent croisé des tigres et en a une conception très

originale. Quand un sondage a été adressé aux chasseurs du coin pour leur demander des conseils sur la bonne attitude à adopter en cas de rencontre avec l'un de ces animaux, Smirnov, sans tenir aucun compte des questions élaborées avec soin, avait noté dans la marge en lettres capitales « NE PAS MONTRER SA PEUR ». L'homme aborde les tigres comme il abordait les délinquants dans les bas-fonds de Moscou. « *Un animal reste un animal, dit-il. Un prédateur sent la peur. Celui qui montre qu'il a la trouille est foutu. »* « *J'ai actuellement quatre tigres dans ma zone de chasse, ajoute-t-il pour appuyer son propos. Je les connais individuellement et je suis certain qu'eux aussi me connaissent. Eh bien, l'an dernier [2006], une jeune femelle a décidé que je la gênaient et a voulu jouer un peu avec mes nerfs. Elle s'est mise à me suivre comme mon ombre, à rugir après moi, à menacer mon chien. Au début de l'automne, je suis sorti pêcher. Mon chien est parti devant, dans les buissons qui n'avaient pas encore perdu leurs feuilles. Soudain, en levant les yeux, j'ai vu cette tigresse qui volait littéralement à environ cinq mètres de moi. Elle en avait après mon chien. Alors je me suis jeté sur elle en l'insultant et j'ai essayé de la frapper avec ma canne à pêche. Elle a changé de direction en plein vol et, quand elle a touché terre, j'ai voulu encore une fois la frapper au museau, mais je l'ai ratée. Elle a détalé et depuis ce jour non seulement elle a cessé de rôder autour de ma cabane, mais elle garde ses distances avec moi. Elle avait dans l'idée de me faire quitter les lieux, mais quand nous nous sommes trouvés face à face et qu'elle a vu que je n'avais pas peur d'elle, elle s'est mise à m'éviter.*

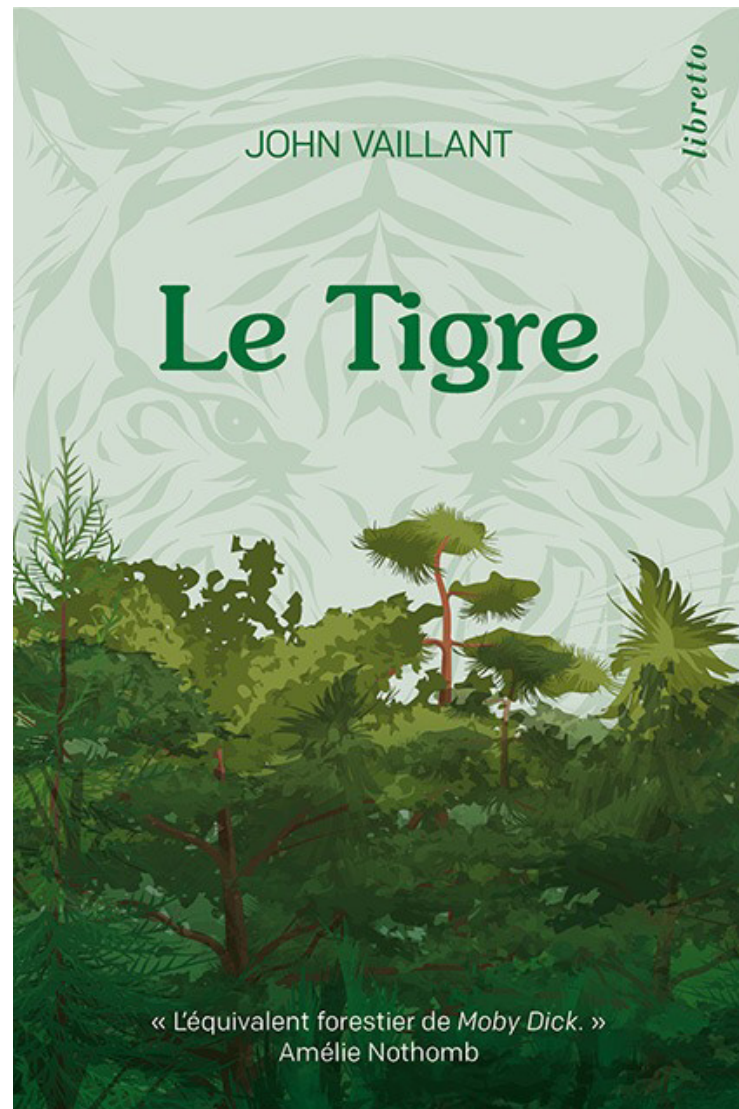
Avec les années, j'ai compris que si on

a emmagasiné en soi plus de colère que lui, c'est le tigre qui a peur. Et ce n'est pas une façon de parler. Quand tu le vois s'approcher, tu peux tout de suite deviner à son expression ce qu'il attend de toi. Avec un ours, c'est pas du tout pareil. Il suffit de regarder ses yeux et ses oreilles. Si les oreilles du tigre sont rabattues, ce n'est pas bon signe. Il faut alors le fixer en mobilisant toute la rage qu'on porte en soi et il battra en retraite. Inutile de crier, il suffit de le regarder droit dans les yeux, mais avec tellement de haine qu'il prendra peur et préférera s'enfuir. Au bout de deux ou trois fois, il finira par te laisser tranquille. »

[...]

En cas d'attaque, le premier impact ne vient pas du tigre lui-même, mais de son rauquement. En plus d'être aussi puissant que le bruit d'un réacteur, ce son a la capacité terrifiante de se disperser dans l'espace et de sembler venir de partout à la fois. C'est une expérience sidérante. Celui qui la vit a l'impression que son esprit se dissocie de son corps et que l'appareil neurologique censé l'aider dans un moment pareil est totalement paralysé. Les scientifiques et les chasseurs qui connaissent bien ces animaux, quand ils parlent de ce rugissement, décrivent moins un bruit qu'une sensation qui envahit tout le corps. Des biologistes parmi les plus dignes de foi jurent avoir senti le sol trembler sous leurs pieds. Un chasseur russe, pris par surprise, se souvient d'avoir pensé qu'une retenue d'eau venait de se rompre quelque part. Bref, au plan acoustique le feulement du tigre produit le même effet qu'une catastrophe naturelle. Il fait ressurgir en l'homme la crainte de Dieu. « *Il vous déchirait l'âme* », voilà les mots qu'emploie Iouri Pionka pour décrire le cri de ce tigre ce jour-là dans la clairière.

« J'avais déjà entendu des tigres dans la forêt, raconte ce chasseur oudégué. Mais je n'avais jamais rien entendu de tel. Ce rugissement vous glaçait le sang dans les veines. »



John Vaillant. *Le Tigre*. Edition 2020. Libretto. 437 p.

Le gang de la clef à molette

de Edward Abbey

Par Michel Barataud

Combien de fois avons-nous rêvé de convertir nos révoltes en action concrètes ; de celles qui produisent un effet immédiat et tangible ?

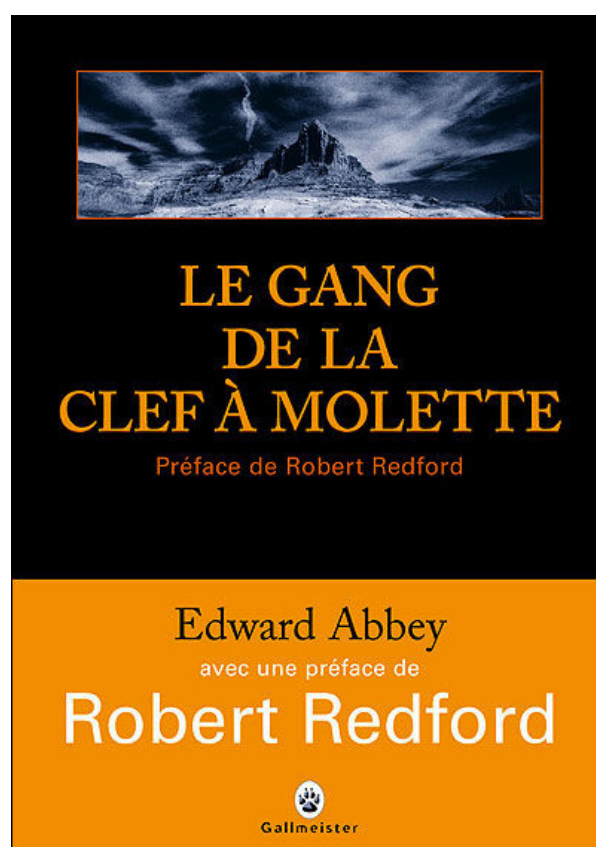
Mais sans doute, les caractéristiques intrinsèques qui expliquent une sensibilité forte à la nature sauvage, ne sont pas les mêmes que celles qui construisent un révolutionnaire capable d'action musclée, voire violente ; une violence imposée à soi-même, autant que dirigée vers les autres. C'est ainsi que nous admirons le courage d'un Paul Watson ; cette personne possède vraiment un truc supplémentaire ; car peu d'entre nous seraient capables d'un tel sacrifice.

Alors, lorsque grâce à une fiction – avec tout son pouvoir onirique donc dédramatisant – nous pouvons abandonner nos carapaces timorées et se glisser dans la peau d'un héros de notre choix, la jubilation est grande et sans risque.

Le roman d'Edward Abbey permet cela ; notamment grâce à une composition judicieuse de quatre personnages aussi hétéroclites que faillés (donc très humains !) ; en matière de possibilité de réincarnation temporaire, il y a en pour chacun d'entre nous.

Quatre personnes que le hasard (?) va ré-

unir, et qui vont s'unir autour d'une même rage : celle de voir leur paysage naturel (les grands canyons du Colorado) vérolé par des panneaux gigantesques, balafré par des routes et voies de chemin de fer, franchi par des ponts à grands renfort d'acier, de goudron et de moteurs tonitrueux.



Edition Gallmeister de 2006 ; traduction française de Pierre Guillaumin.

Doc Sarvis, le chirurgien poète pourvoyeur de l'argent nécessaire à l'action ; Bonnie Abzug, jeune femme magnifique autant dans son apparence que dans son désir de liberté ; George W. Hayduke, vétéran traumatisé du Vietnam, force de la nature invincible et rugueuse ; Seldom Seen Smith, guide touristique pour des raids en nature, mormon polygame.

L'association improbable de ces caractères va produire une épopée haletante, avec une montée en puissance des moyens, partant de sable, de clés à molette et de pinces coupantes pour arriver aux explosifs. Leurs sabotages de camions et engins de chantier, de routes et voies ferrées leurs vaut d'avoir à leurs troussees différentes catégories de représentants ou défenseurs de « l'ordre ». Jusqu'à la destruction d'un pont qui, décrite dès le début du roman, réserve à la fin une surprise de taille.

Une morale à cette histoire ? Certainement pas universelle en tous cas : chacun trouvera la sienne. Mais chapeau... Aux héros qui incarnent aussi bien la fragilité que l'invincibilité. A l'auteur pour son talent et pour l'humour qui émaille le récit. Une dose d'espoir qui ne se refuse pas.

Pour finir, une particularité éditoriale : le roman paru en 1977 en américain, a été traduit en français par Pierre Guillaumin pour les deux premières éditions, chez Stock en 1997 et chez Gallmeister en 2006 (avec une belle préface très personnalisée de l'acteur Robert Redford, qui a connu l'auteur) ; puis Gallmeister propose en 2013 une nouvelle édition avec une traduction française par Jacques Mailhos, considérée comme plus fidèle.

Dialogue entre Hayduke et Bonnie (traduction Pierre Guillaumin, éditions 2006) :

« — Sur une coupe tu élimines la forêt naturelle, ou ce que les industriels du bois appellent les arbres sauvages, et tu plantes des arbres d'une même espèce, bien alignés, exactement comme du maïs, du sorgho, des betteraves, ou n'importe quelle plantation agricole. Tu déverses ensuite de l'engrais chimique pour remplacer l'humus éliminé, tu ajoutes des hormones de croissance et tu entoures les pousses de grilles de protection pour décourager les daims. Tu obtiens ainsi une récolte d'arbres, tous identiques. Lorsqu'ils atteignent une hauteur prédéfinie (pas leur hauteur de maturité, ce qui serait trop long), tu envoies une flotte de machines à abattre les arbres et tu coupes ces merdes. Tous. Tu brûles alors branchages et copeaux, tu herse, tu plantes, tu fertilises et tu recommences, une fois, deux fois, cent fois, de plus en plus vite, en planifiant toujours plus serré, jusqu'à ce que, comme l'oiseau concentrique de la fable malaisienne qui vole en cercles de plus en plus réduits, tu disparaisses dans ton propre trou du cul... Tu comprends ? conclut-il.

— Eh bien, oui et non, dit-elle, sauf que si ça – et elle montra de la main l'espace environnant –, je veux dire si tout ça était une forêt nationale, oui une forêt nationale, elle nous appartiendrait, pas vrai ?

— Non !

— Mais tu as dit...

— Tu ne piges donc rien ? Foutue suceuse de pines marxo-libérale new-yorkaise !

— Je ne suis absolument pas une New-Yorkaise marxo-libérale !

Ils dépassèrent la zone de déboisement. Bien qu'il ne restât pas grand-chose de

sa partie naturelle, la forêt de Kaibab ressemblait quand même toujours à une forêt. La coupe en était à ses débuts. Beaucoup était perdu mais beaucoup demeurait, sauvé pour l'instant.

Toujours troublée, Bonnie demanda :

— Ils nous paient pour nos arbres, n'est-ce pas ?

— L'attribution de la coupe se fait par adjudication. L'industriel qui a fait la meilleure offre signe un chèque au Trésor américain. Le service des Forêts encaisse le fric, notre fric, et le dépense à construire de nouvelles routes, aménagées et étalonnées pour que ces déboiseurs y fassent rouler leurs remorques à troncs d'arbres et qu'on puisse voir combien de cerfs, de sconses et de touristes ils peuvent tuer. Un cerf c'est dix points, un sconse cinq, un touriste un.

— Où sont-ils maintenant ?

— C'est dimanche. Ils se reposent.

— Mais l'Amérique a besoin de bois. Les gens doivent se loger.

— C'est vrai. Les gens ont droit à une maison, reconnut-il à contrecœur. Mais qu'ils la construisent dans les rochers, bon Dieu, ou en argile et roseaux comme les Papagos. En brique, en cendres pilées, avec des cageots ou des boîtes de bière, comme mes amis de Dak Tho. Qu'ils construisent des maisons qui durent, disons cent ans, comme la cabane de mon arrière-grand-père en Pennsylvanie, ils n'auront pas alors à massacrer les forêts.

— Tu prêches pour une révolution anti-industrielle ?

— Oui. C'est tout.

— Et comment penses-tu la mener à bien ?

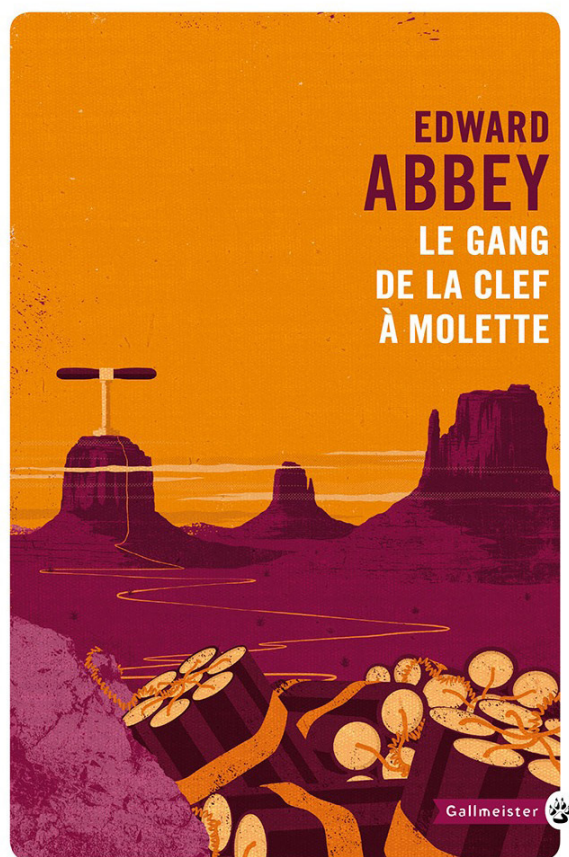
Hayduke gambergea sur cette question. Il aurait voulu que Doc soit là. Son cerveau fonctionnait comme une boîte de vitesses un jour d'hiver. Comme de la bouillasse. Comme la prose du pré-

sident Mao. Hayduke était un saboteur mû par une grande colère mais un petit cerveau. Le soir tombait, la jeep s'enfonçait de plus en plus profondément dans la forêt. La poussière s'élevait dans les rayons de soleil, les arbres transpiraient. Les grives-ermites chantaient et, au-dessus de tout cela, n'ayant pas d'autre choix, le ciel étendait les somptueuses couleurs du couchant, bleu et or. Hayduke pensait. Finalement l'idée pointa. Il dit :

— Mon boulot c'est de sauver la putain de nature sauvage. Je ne connais rien d'autre qui mérite d'être sauvé. C'est simple, pas vrai ?

— C'est simple d'esprit, répliqua-t-elle.

— Moi, ça me suffit. ».



Edition Gallmeister de 2013 ; traduction française de Jacques Mailhos.

Silhouettes(s) des cimes

Vingt textes inédits de Gilles Kerlorc'h

Illustrations de Daniel Mestrot

Hop ! Hop ! Hop !

Théa et Tahina n'ont plus de temps à perdre. L'hiver approche à grands pas et il faut remplir l'abri de tout ce qu'il est possible de trouver.

Leurs petites pattes se saisissent de graines de seigle, d'avoine, d'orge et de blé, plus loin, les greniers offrent tout ce que la ferme a conservé en prévision des mauvais jours.

Pourtant « l'Hórreo », le grenier à grain surélevé, demeure difficile à atteindre, et il leur faut déployer des trésors d'habileté pour grimper le long des piliers de pierre, s'accrocher la tête en bas aux disques plats interdisant l'accès aux rongeurs, pour enfin se faufiler dans le coffre-fort de chêne. Mais une fois franchi les obstacles, à elles pommes, poires, courges et potirons. Qu'il est bon de creuser dans ces fruits et légumes des tunnels de saveurs sucrées.

Quelle chance, Figaro ne montre pas un poil de ses moustaches. D'ailleurs, où peut-il bien se cacher ce chat aux griffes acérées ? Il rode en silence, sur ses pattes de velours, l'œil aux aguets prêt à bondir sur nos petites pillardes. Les deux souris confiantes oublient le danger et poursuivent insouciantes leur sarabande.

Mais Figaro veille !

Sortant de l'ombre, le félin saute sur nos deux voleuses, qui d'un bond rapide disparaissent dans une fissure de « l'Hórreo ».

Le chat, penaud, s'en retourne vers d'autres proies. Les loirs sont certainement plus aisés à attraper...



D'un battement d'aile, le mignon troglodyte s'élance du nid pour prélever du bout de son bec, un morceau de mousse qui tapissera sa future maison. Bientôt, elle accueillera une nouvelle couvée.

Mais madame troglodyte est difficile, le nid en forme de boule devra être parfait pour accueillir ses poussins. Alors notre mignon troglodyte s'active, part et repart collecter feuilles, lichens et mousses pour fabriquer trois nids. Seul l'un d'entre eux sera accepté par sa belle.

Notre oiseau est un fouineur qui adore découvrir les recoins, bords de rivières, em-

pilements de bois morts ou tas d'humus, pour se nourrir d'insectes délicieux.

Aujourd'hui notre mignon troglodyte est troublé. Il n'a pas vu sa grande amie, celle qu'il salut à chaque lever de soleil. Celle qui lui permet de se poser au sommet de sa tête, entre ses deux oreilles, le gardant à l'abri dans ses poils épais. Elle tolère parfois qu'il prélève une ou deux touffes de son duvet si doux et si laineux qui permettra à son nid de devenir un cocon.

Notre mignon troglodyte s'inquiète... Il n'a pas encore croisé Cannelle.



Il y a bien longtemps, les légendes n'étaient pas seulement des histoires que l'on racontait lors des veillées, auprès d'un feu crépitant. Lutins, fées et autres créatures que l'on connaît aujourd'hui dans les livres existaient et partageaient le quotidien des hommes.

Guillen le Lamina vivait en harmonie avec une famille humaine résidant non loin de son abri souterrain. Tous les jours, l'homme lui portait un morceau de pain et une écuelle de lait. En échange, Guillen offrait de menus services, il labourait le champ la nuit, enlevant toutes les pierres

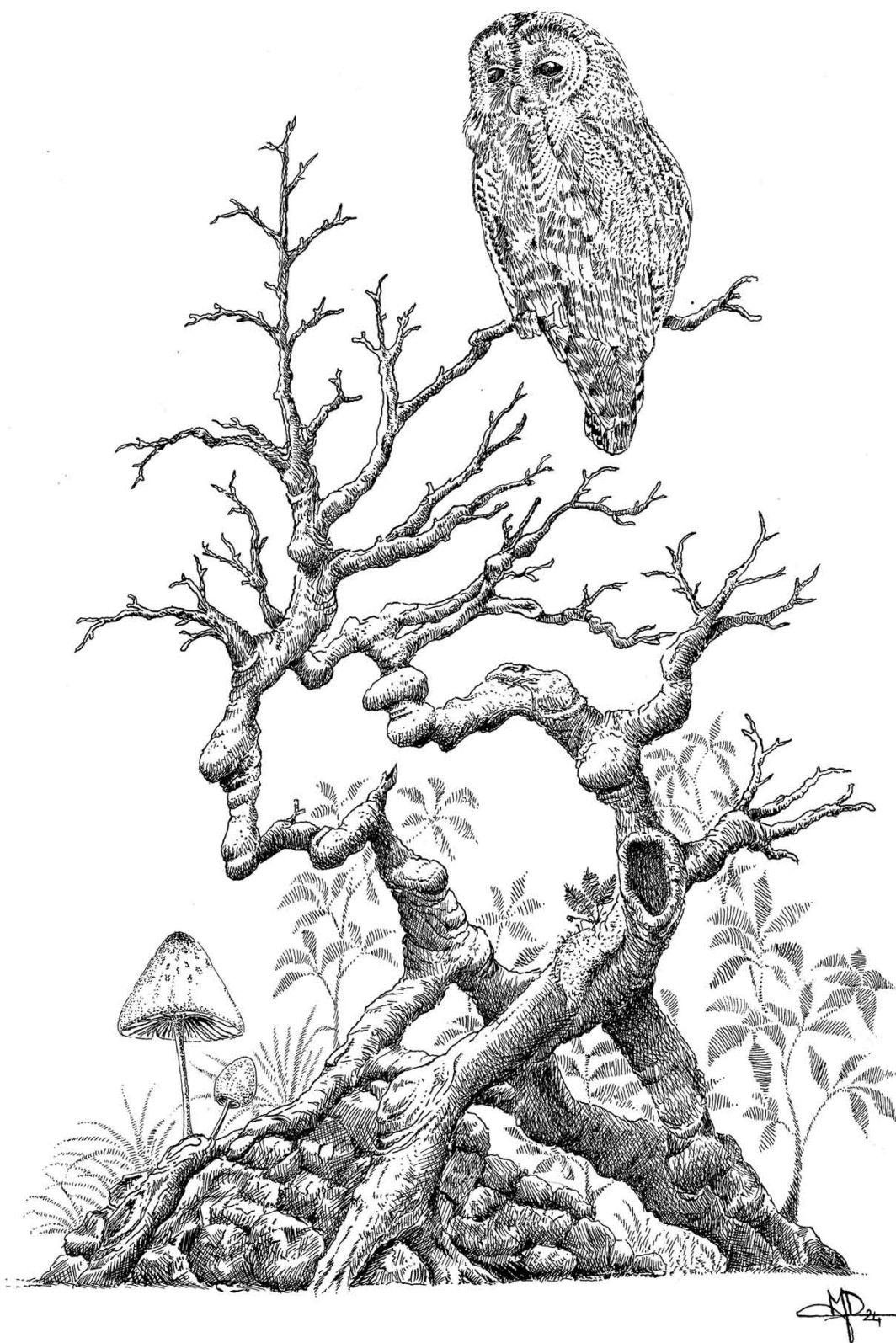
qui gênaient. Il protégeait également les récoltes des orages et des insectes. Une entente qui perdurait depuis des générations.

Puis un jour, les habitants de la ferme partirent. Les enfants quittèrent en premier la maison pour ne plus revenir, puis les parents, trop vieux pour entretenir la terre laissèrent les champs en friche. Un jour, Guillen ne vit plus les volets s'ouvrir, plus de pain et de lait à l'orée de sa grotte.

L'homme l'avait oublié.

Les légendes n'étaient plus que des mots. Guillen se réfugia alors dans la grande forêt d'Iraty.

Une chouette chevéche parfois lui rend visite pour lui raconter l'histoire des hommes.



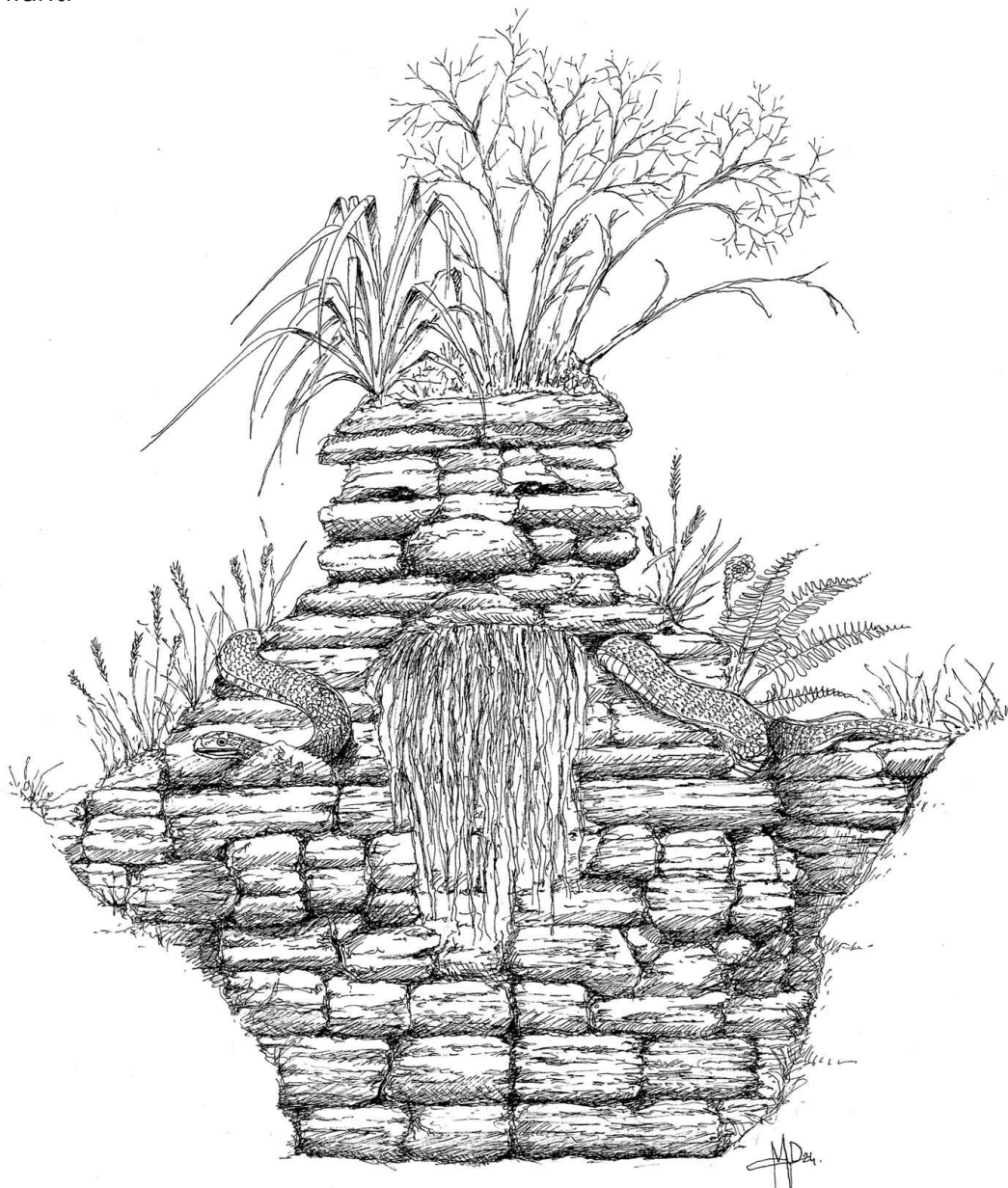
Depuis qu'il est en âge de marcher, Ximun emprunte chaque matin le sentier qui longe sa maison pour parcourir les trois kilomètres qui le sépare de l'école. Cette marche, matin et soir, lui permet de s'évader, de découvrir la nature et tout ce que le petit monde du vivant peut lui offrir.

Parfois il s'arrête, la tête dans les nuages, admirant les virevoltes d'un oiseau, le regardant se poser à quelques pas de lui. Il s'allonge aussi pour observer la course des insectes, ou le passage d'une couleuvre qui glisse sans bruit entre les herbes hautes.

Bien sûr, il rate régulièrement l'appel et l'instituteur le réprimande plus qu'aucun autre enfant.

Les années passent, Ximun grandit, il effectue de petits travaux ici et là, donnant des coups de main aux voisins quand cela devient nécessaire, mais n'oublie jamais de suivre le sentier au moins une fois par jour. Son plus grand plaisir est de s'adosser au mur d'une vieille bergerie pour regarder le monde tourner autour de lui.

Les années filent encore, Ximun atteint un âge où il lui est désormais difficile de parcourir les chemins encaissés des hauteurs. Pourtant, il ne raterait pour rien au monde son rendez-vous avec le sentier, pour s'adosser au vieux mur qui peu à peu devient une partie de lui.



Le monde s'ouvre à lui, pourtant il hésite à quitter le giron de sa mère. Ses frères et sœurs se pressent sous les ailes de la poule, qui veille sur eux.

Pico, ébouriffant son duvet, tente quelques pas vers le grand dehors. Le monde est si vaste que sa tête lui tourne. Il regarde ses congénères parcourir la cour, picorant ici et là un grain ou un insecte endormi.

Une grande silhouette traverse son champ de vision, elle avance fière, dressée sur ses pattes munies d'ergots acérés. Elle arbore

un panache de plume qui ferait rougir de jalousie le paon qui fanfaronne sur les bords de la mare. Pico s'en approche, timidement, il admire cette grande crête au rouge éclatant qui se balance à chacun de ses pas.

Ce dernier ne lui jette qu'un regard distrait et reprend sa marche arrogante.

Puis, dans un grand battement d'aile, il se perche sur la poutre de la grange pour lancer un tonitruant « cocorico ».

Pico lève la tête et dans un élan plein d'admiration lui répond d'un « cui-cui » discret.



Maître Corbeau au ramage désormais teinté de blanc, ne porte plus la naïveté d'autrefois. Le regard et les mots de l'autre ne lui font plus gonfler les plumes et ouvrir le bec.

Maître Renard a lui aussi bien vieilli. Il a derrière lui de nombreuses portées de renardeaux qui ont depuis longtemps quitté le terrier. Sa queue n'a plus le panache d'autrefois, plus proche de la queue de rat que celle de l'écureuil.

Les deux compères ne se croisent plus guère dans le grand bois qui les a vus naître, grandir et vieillir.

Un jour pourtant, Maître Renard le ventre creux, cherchant de quoi apaiser sa faim, tombe nez à nez avec Maître Corbeau, perché sur les vestiges d'un vieux tronc. Ce dernier déguste un talos qui s'agite encore au bout de son bec.

Le vil flatteur toujours sûr de lui, reprend le verbe d'autrefois : « Et bonjour, Monsieur du Corbeau... ». Le corvidé ne montre aucun signe d'attention et continue de picorer son ver de terre, le regard absent.

Le renard insiste et reprend ses louanges qui n'ont guère l'effet escompté.

L'âge aurait-il cet avantage indéniable de rendre plus sage et de faire accepter les leçons d'autrefois ? Dans le cas de maître Corbeau, seule la perte de l'ouïe et une acuité visuelle déficiente lui épargnèrent une nouvelle humiliation.



La pleine lune inonde la forêt des Arbailles, découpant de sa lumière froide la silhouette torturée des grands hêtres.

Les hommes ont toujours évité cette forêt aux mille dangers, trous sans fond qui se dérobent sous les pas, ombres mystérieuses voletant à la tombée du jour, bruits et grincements aigus des branches qui ploient sous le vent ? ou rire de crécelle des sorcières ?

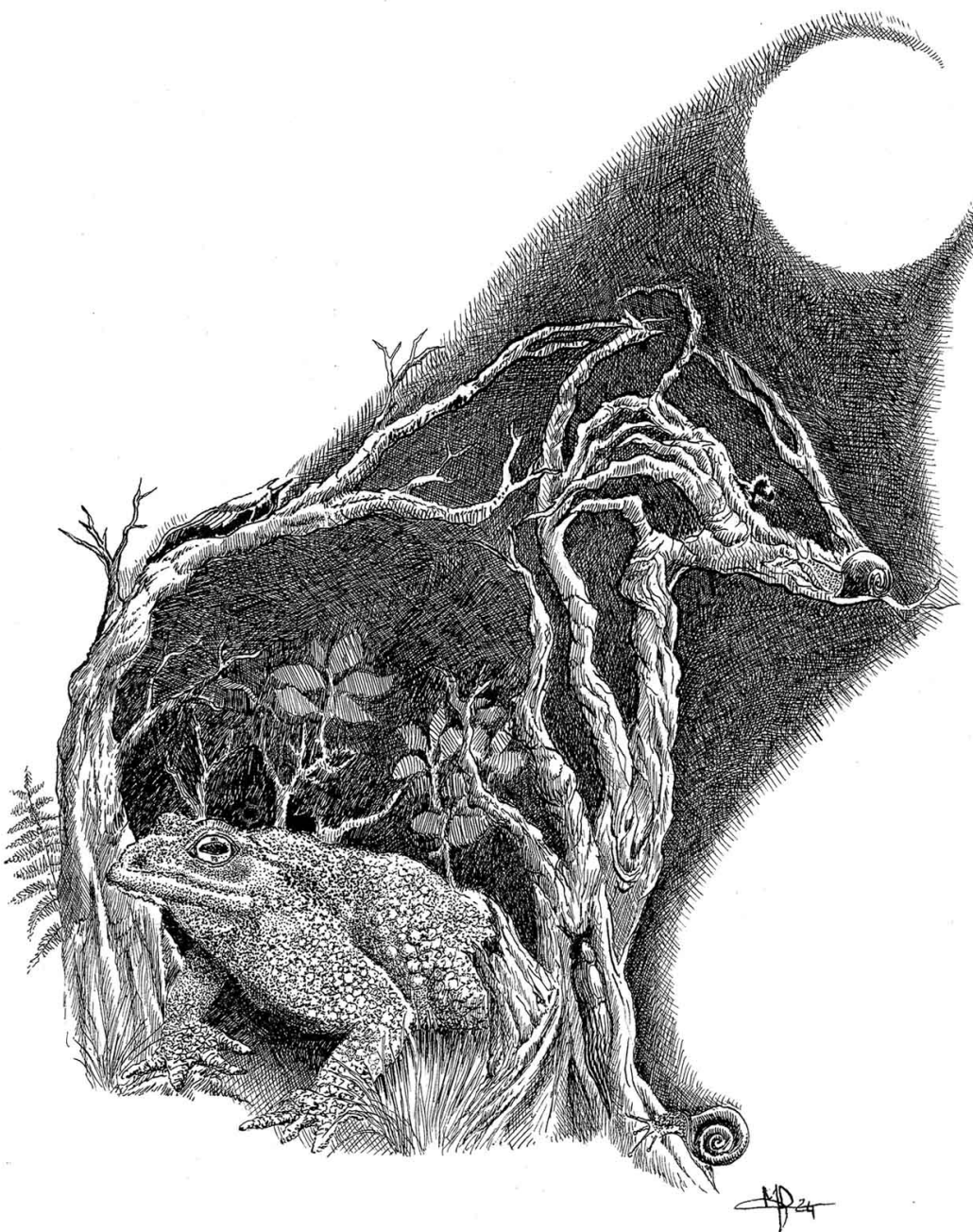
Les animaux, hôtes de ces bois, ont bien compris que cet effroi des bipèdes leur offrait un havre de paix.

Mais la nature est ainsi faite que chaque créature doit se nourrir.

Tasson le blaireau, cherche le repas qui apaisera les gargouillis de son ventre. Il sort prudemment de sa taissonnière et le museau au vent, suit les effluves de la nuit. Ici et là, un jeune cèpe fond sous son palais, plus loin, c'est un escargot à la coquille marbrée qui rajoute du croquant au festin. Quelques glands au tanin puissant titillent ses papilles. Mais rien de bien consistant.

Pourtant, derrière un rocher qui surgit du sol comme une écaille de dragon, il perçoit un mouvement. Un crapaud bien charnu se recroqueville sous un tapis de feuilles de hêtres. Tasson s'en approche et d'un coup de patte le retourne. Au moment de le croquer, le blaireau se fige, la gueule ouverte. Le ventre blanc du batracien reflète la lumière de la lune comme un astre lactescent qui éblouit notre croqueur de crapaud. Saisi par cette lumière intense, il file ventre à terre pour se réfugier au plus profond de son terrier.

Le crapaud qui n'en demandait pas tant, se retourne laborieusement et jette un regard vers l'astre nocturne qui lui accorde un clin d'œil.



Louis, canne en main, patiente sur sa petite barque dérivant au gré des brises du lac du Gabas.

Il aime ces instants où le temps lui appartient, regardant le flotteur exécuter sa danse du ventre, accompagné par le vif qui nage à quelques centimètres du fond. La chaîne des Pyrénées se découpe derrière la futaie qui borde le lac. Les hauteurs sont enneigées comme un saupoudrage de sucre glace au sommet d'un gâteau moelleux.

L'esprit dans les nuages, il ne voit pas le flotteur tressauter, comme agité de subits tremblements. Puis, ce dernier disparaît dans les eaux douces et sombres.

Le pêcheur se redresse, sortant de sa torpeur, « une touche ! » lâche t'il entre ses lèvres. Il ferre d'un mouvement vif et laisse la ligne filer sur le moulinet.

Le course du poisson s'arrête, la canne

se détend, la ligne prend du mou. Louis mouline doucement, la gaule horizontale à l'eau pour ramener sa prise en surface.

Soudain, le fil repart, le poisson plonge et tire de toute sa puissance vers le fond. Louis tente de le retenir, mais la créature à la force incroyable le déstabilise, il s'arc-boute, les pieds posés au plat-bord de sa barque. L'embarcation file sur le lac, tourne, s'enfonce pour prendre l'eau. Le pêcheur ne veut pas lâcher sa prise, mais le combat demeure inégal.

A bout de force, Louis coupe sa ligne. Une forme immense s'approche de lui sous la surface, une ombre fusiforme d'un mètre cinquante... Le brochet fait surface et dans un dernier pied de nez dévoile son museau pointu, puis disparaît dans les profondeurs.

On ne lutte pas contre un requin d'eau douce.



L'automne déploie ses couleurs chaudes. Les odeurs de la nature deviennent plus fortes, aidées par les dernières pluies qui donnent au sol son allure d'éponge aromatique.

Des cris rauques résonnent dans la vallée. Surpris, une harde de sanglier détailles, les marcassins veillés par leur mère tremblent sur leur courtes pattes. Ils n'ont jamais encore entendu de cris aussi puissants.

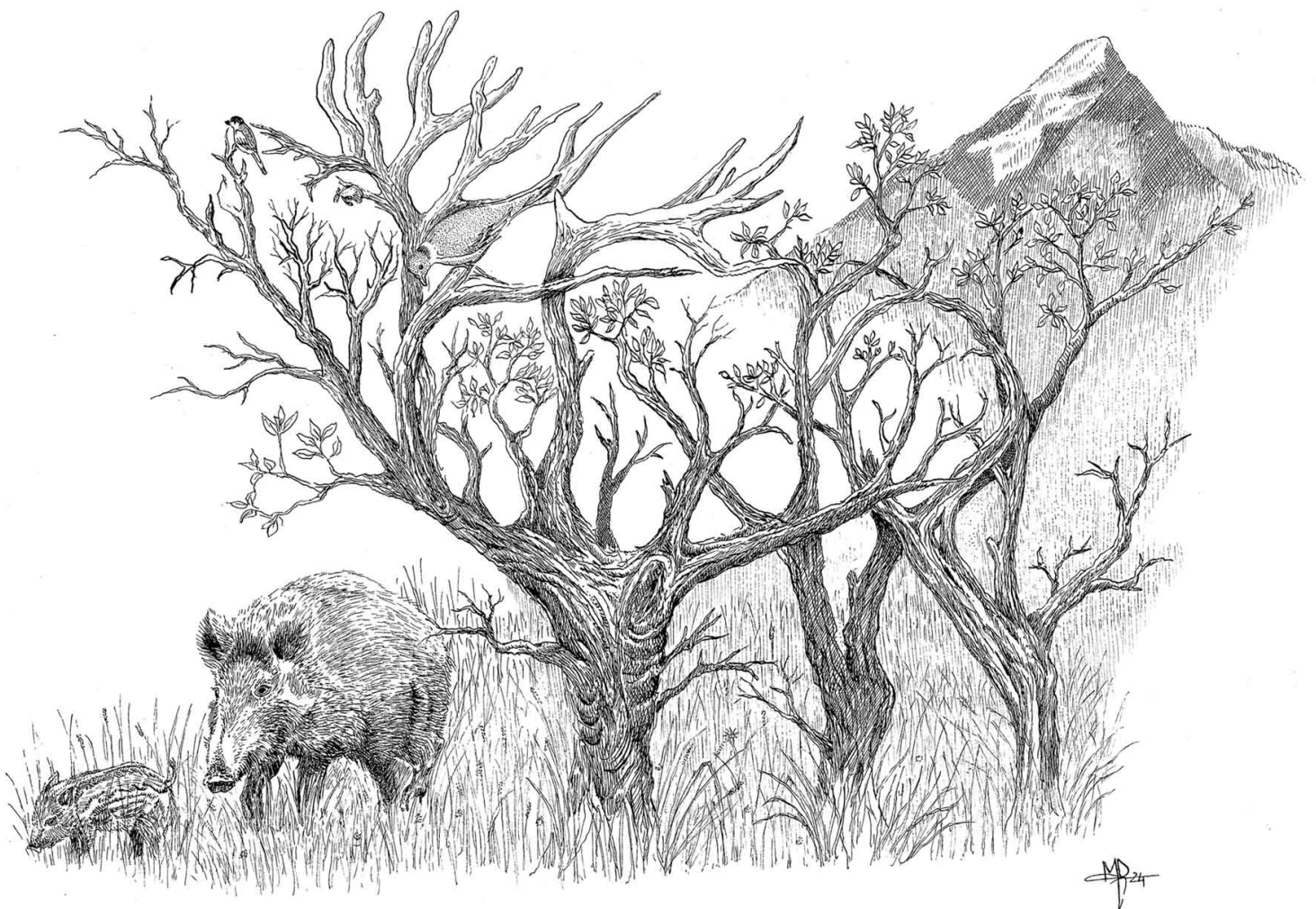
La silhouette majestueuse s'avance, ses bois sont à l'image d'un houpplier d'hiver, branches nues qui s'apparentent à une couronne sans bijoux.

Le cerf à la robe brune en impose par sa taille et son cri qui signale sa volonté de fonder une famille. Les femelles l'entendent de loin, mais aussi ses rivaux qui, bien que n'ayant pas sa carrure, n'hésiteront pas à croiser les bois avec lui.

Le grand mâle, connu sous le nom de « 18 cors » ne craint personne, son âge et sa prestance ne lui opposent aucun être vivant des environs. Il sort de la lisière de pins dominés par le pic de Cagire. Ses bois portent encore des touffes de fougères emmêlées, comme des distinctions fanées. Son pas est lent, assuré, ses naseaux bien ouverts, attentifs à la moindre odeur portée par la brise.

Puis il lève la tête et émet un nouveau cri puissant qui retentit longtemps.

Deux déflagrations brisent le jour. « 18 cors » tressaille puis se couche dans les hautes herbes.



La forme rousse bondit d'arbre en arbre avec une vigueur que lui envierait n'importe quelle créature arboricole.

Comme un jeu, la mésange huppée suit l'écureuil de son vol sautillant, puis le perd dans les frondaisons. Elle se pose en lisière d'une poignée de pins à crochet en attendant de voir surgir l'acrobate.

Rien ne sort pourtant, elle était persuadée que la rapidité du rongeur l'aurait battue à la course, mais la voilà qui s'interroge. L'écureuil a-t-il découvert une pigne aux amandes délicieuses ?

Le vent des cimes ébouriffe sa crête et les pins tanguent sur leur assise de roche.

Puis une forme s'agite entre les branchage. Le voilà !!!

La mésange penche la tête, celui qui avait franchi la lisière en ressort différent. L'écu-

reuil quelle avait perdu des yeux présente désormais un dos noir, un ventre orangé et une magnifique bande de poils blancs qui court de ses cuisses à ses flancs. Son petit nez saillant s'agite, sensible aux fragrances portées par le vent.

Notre oiseau croit rêver, la magie des pins aurait-elle changé le rouquin ?

Pourtant, une autre forme surgit de la sylvie. C'est notre écureuil roux qui poursuit son chemin, la mésange n'avait donc pas rêvé, il y avait bien deux grimpeurs. L'écureuil de Prévost, échappé d'un zoo, découvre les montagnes pyrénéennes et ses nouveaux paysages qui le changent de son Asie natale.

Quitter une prison pour un nouvel horizon, quel merveilleux avenir.



Pico a bien grandi. Il est devenu le roi de la basse-cour, son « cocorico » surpassant celui de ses prédécesseurs. Mais le timide poussin d'il y a quelques mois s'est transformé en un oiseau orgueilleux et suffisant. Son plumage coloré, un camail doré et ses longues plumes de queue en forme de faucille annonçaient de loin la venue du roi de la ferme.

Un jour de printemps, le voilà parti explorer les abords du poulailler, tutoyant la lisière de chênes à la recherche d'insectes tombés des ramures ou de larves

bien grasses se faufilant entre l'aubier et l'écorce.

Maître Renard, toujours aussi affamé, rode en lisière en quête d'une proie facile qui lui permettrait de remplir son ventre creux. Tapi dans les hautes herbes, il repère l'arrogant volatile occupé à gratter humus et feuilles mortes.

D'un bond souple, il attrape le coq par le cou et sans lui laisser le temps d'émettre un « couac », s'enfuit à travers les chênes, salivant à l'idée de déguster son festin.

C'était sans compter sur les habitants discrets de ces arbres à la peau rugueuse. Un lucane de belle taille, d'un vol maladroit et bruyant, se laisse choir sur le rouquin, précisément sur son museau, enserrant de ses mandibules la truffe humide.

Le renard surpris par cette vive douleur, lâche le coq qui sentait sa fin prochaine. Ce dernier, penaud, la crête en berne, reprend le chemin de la basse-cour qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Le cerf-volant aux pinces effilées n'aura jamais la splendeur du coquelet mais ses bois de cerf, même s'ils ne rivalisent pas avec ceux de l'illustre mammifère, seront toujours une arme redoutable pour ouvrir la gueule des gloutons.



Sitôt sortis du nid, les deux troglodytes mignon, désireux de découvrir le monde, prennent leur premier envol.

Les berges du Gave de Pau deviennent un territoire d'aventure, et nos deux jeunes nés, curiosité aidant, prennent tous les risques. Chaque arbre, chaque branche, chaque brindille se fait reposoir où l'on aime suivre du regard le scintillement de l'eau.

Mais la fougue de la jeunesse efface la prudence. Soudain le plus petit des oiseaux sent son vol défaillir et la branche qui le soutient se dérobe. Le voilà tombé dans le flot.

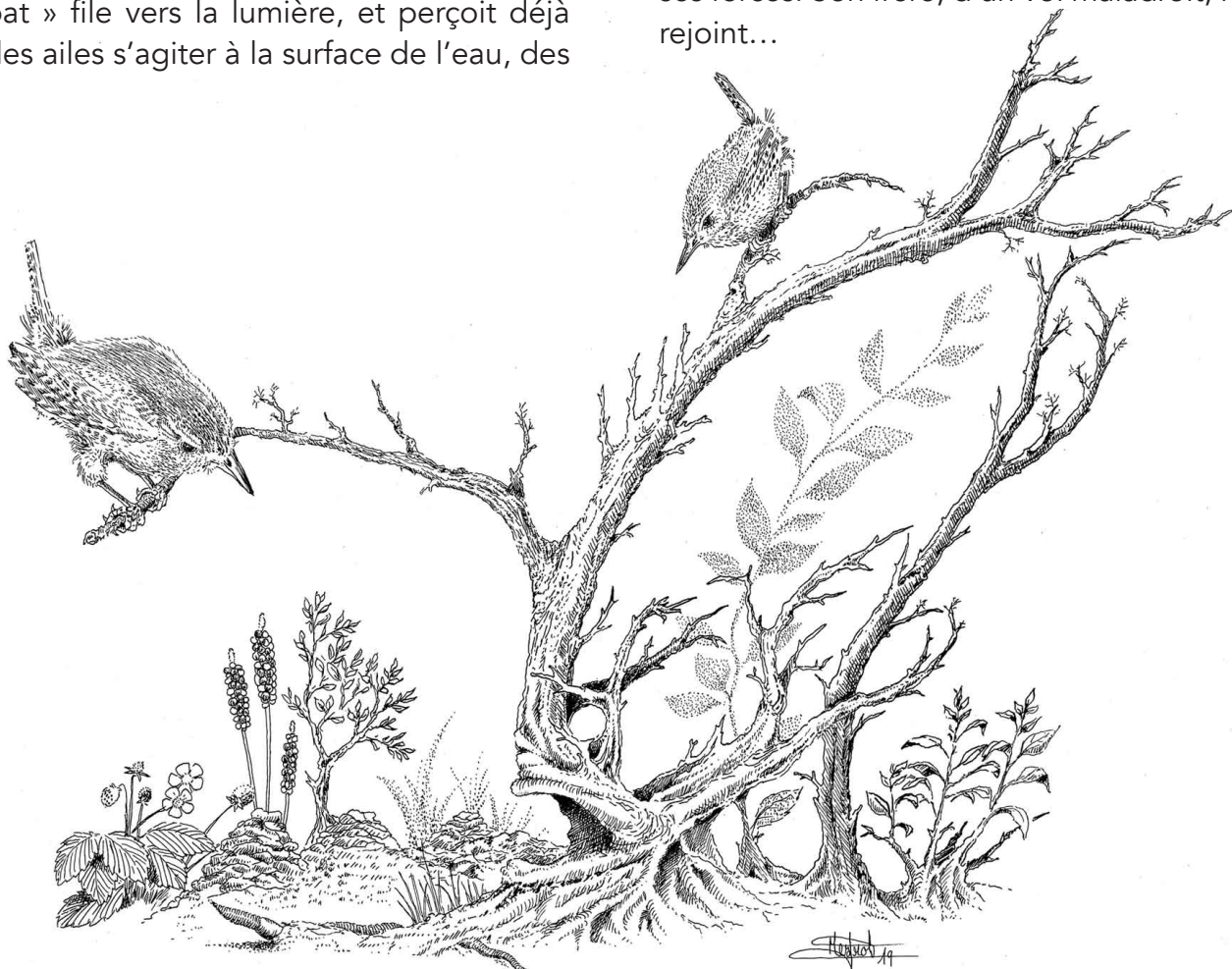
Au fond du Gave, At-Chi Gane attend. Sa grande bouche entrouverte, prête à engloutir chaque proie passant à sa portée. Il ressent une vibration à la surface, les ondes se diffusent dans l'eau et lui indiquent une proie en péril. « Celui qui se bat » file vers la lumière, et perçoit déjà des ailes s'agiter à la surface de l'eau, des

ailes qui voudraient battre dans le ciel, mais qui en cet instant ne permettent qu'au troglodyte de rester en surface.

Le grand bec s'ouvre, largement, la nageoire caudale du prédateur le propulse vers la minuscule proie. Il n'en fera qu'une bouchée.

La mâchoire du Black-bass claque en surface, projetant une gerbe d'eau, puis At-Chi Gane disparaît pour rejoindre les profondeurs. Le prédateur est troublé... Rien ne remplit son gosier...

Une main s'ouvre. Le petit troglodyte mignon, transi se recroqueville. Puis une douce chaleur ébouriffe ses plumes. Une jeune fille souffle doucement sur l'oiseau pour le sécher et le réchauffer. Le hasard d'une promenade en bord cours d'eau a permis le sauvetage de l'oiseau. Puis, une fois sec, la main le dépose doucement sur une branche auquel, il s'agrippe de toute ses forces. Son frère, d'un vol maladroit, le rejoint...



Le lac des Carolins résonne de cancanements bruyants et joyeux, un vol de canards colvert vient de se poser après un court périple depuis le lac d'Aressy. Il y a bien longtemps que les colverts ne migrent plus, devenus trop gras pour partir en Afrique du Nord. Mais plus encore, les ressources et le climat de ce coin du Béarn leur permettent de résister au changement de saison.

Opa, l'une des cistudes du lac, s'approche doucement des oiseaux tapageurs. Sa petite tête émerge de l'eau et siffle ces

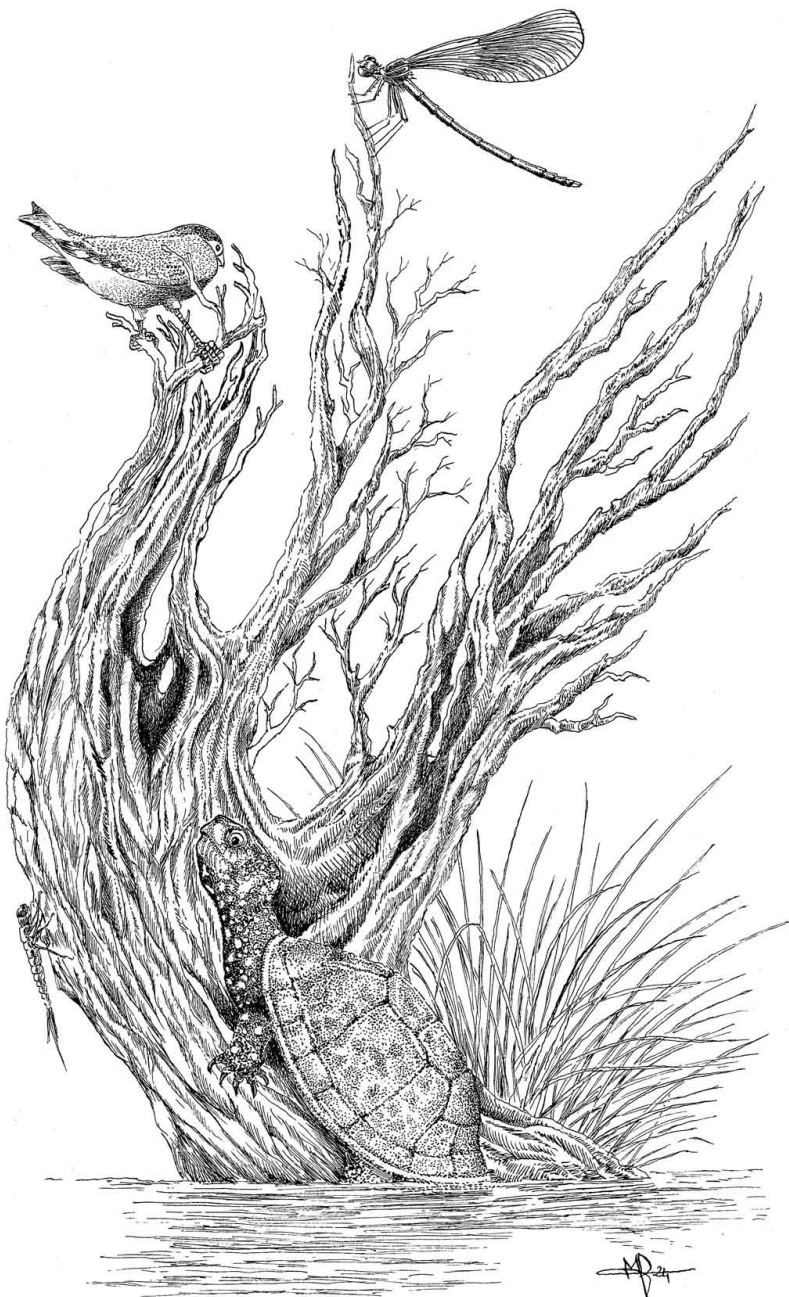
quelques mots au plus lourd des anatidés :
« Ne m'amènerais-tu pas de l'autre côté de la mer ? Ma vie est bien terne dans ce plan d'eau, et j'ai des besoins d'évasion. Ton dos semble solide et je ne bougerais pas du voyage ».

La tête verte s'incline vers la tortue, et le canard, d'une voix nasillarde lui répond :
« Une tortue ? Dans les airs ? Allons ? Tu as la forme d'une pierre, et comme tu le sais, les pierres ont une fin de vie toujours verticale dans le ciel. Profite de ton plan d'eau, laisse les oiseaux dans leur univers et le monde s'en portera mieux ».

Un froid mordant enveloppa soudain la région, Opa pressentant cette vague glaciale, se réfugie au fond du lac pour hiberner, mettant son organisme au ralenti. Les canards, en surface, n'ayant plus leur capacité de voler vers les pays chauds se retrouvent un beau matin, le bas du corps et les pattes piégés par la glace recouvrant le lac. Le plus lourd des colverts ne peut qu'attendre la mort, figé par le froid.

Soudain, une forme sombre glisse sous l'eau pour heurter la surface de la glace en créant un lassis de fêlures. Les coups de la carapace libèrent le colvert pris au piège.

Une petite tête sort de l'eau en lâchant : *« Dans les airs, je te l'accorde, mais les pierres par magie remontent parfois à la surface de l'eau ».* Puis Opa plonge à nouveau vers sa somnolence hivernale.



Figaro peste. Aucun rongeur sous ses pattes ni ses crocs depuis des jours. Les deux souris de la ferme, Théa et Tahina le narguent, leur furtivité ne peut rivaliser avec l'agilité déclinante d'un vieux chat de grange.

Alors il lui faut changer de tactique. S'il veut redorer son tableau de chasse, de traqueur invétéré il deviendra matou désinvolte. Il s'installe sitôt dans le grenier et passe le plus clair de son temps juché sur une botte de paille. Bien visible des rongeurs, il alterne entre séances de toilette, siestes et bâillements. Il descend de son trône pour aller boire et grignoter les croquettes oubliées, laissées pour les chiens de la ferme.

Les rongeurs s'interrogent, puis s'habituent. Certains vont même jusqu'à grimper sur la botte de paille pour tester le félin, mais n'obtenant aucune réaction, s'en détournent pour continuer paisiblement leurs agapes.

Un jeune lérot, nichant dans un trou de la vieille charpente, regarde de haut le prédateur qui de jour en jour grossit par manque d'exercice et une nourriture à profusion.

Figaro perçoit la peur et la défiance s'envoler. Il attend son heure pour bondir et faire de tous ces voleurs un festin de fête. Le jeune lérot descend lors d'une sieste du

matou au ventre flasque. Il s'en approche, prudent mais curieux. Devant le manque de réaction de Figaro il prend le risque de lui grimper dessus, serait-il mort ?

Soudain, Figaro qui ne dort que d'un œil, lève une patte et sort ses griffes pour saisir l'impudent. Mais trop gras, trop lourd et devenu impotent, le félin bascule et roule de la paille au plancher, du grenier à l'étable, pour finir dans la porcherie.

La ruse la mieux tramée peut parfois souiller son créateur...



La brume d'Iraty virevolte pour dévoiler sa magnifique hêtraie. La fraîcheur de ce matin de printemps, laisse au sol une myriade de gouttelettes de rosée qui sont autant de perles de bonheur pour le petit peuple de la forêt.

Un escargot ventru, dopé par cette eau délicieuse, glisse sur l'herbe, gravit les rochers moussus et passe de souche en souche... La dernière, s'arrête sur un à pic vertigineux, stoppant dans son élan notre gastéropode aventureux.

Alors comme tout escargot digne de ce nom, il allonge son muscle, dosant savamment son mucus pour ne pas glisser. Son corps s'étire, s'affine, se déploie, ses cornes se tendent vers la souche qui lui fait face. Mais rien n'y fait, son pouvoir d'élongation semble inefficace...

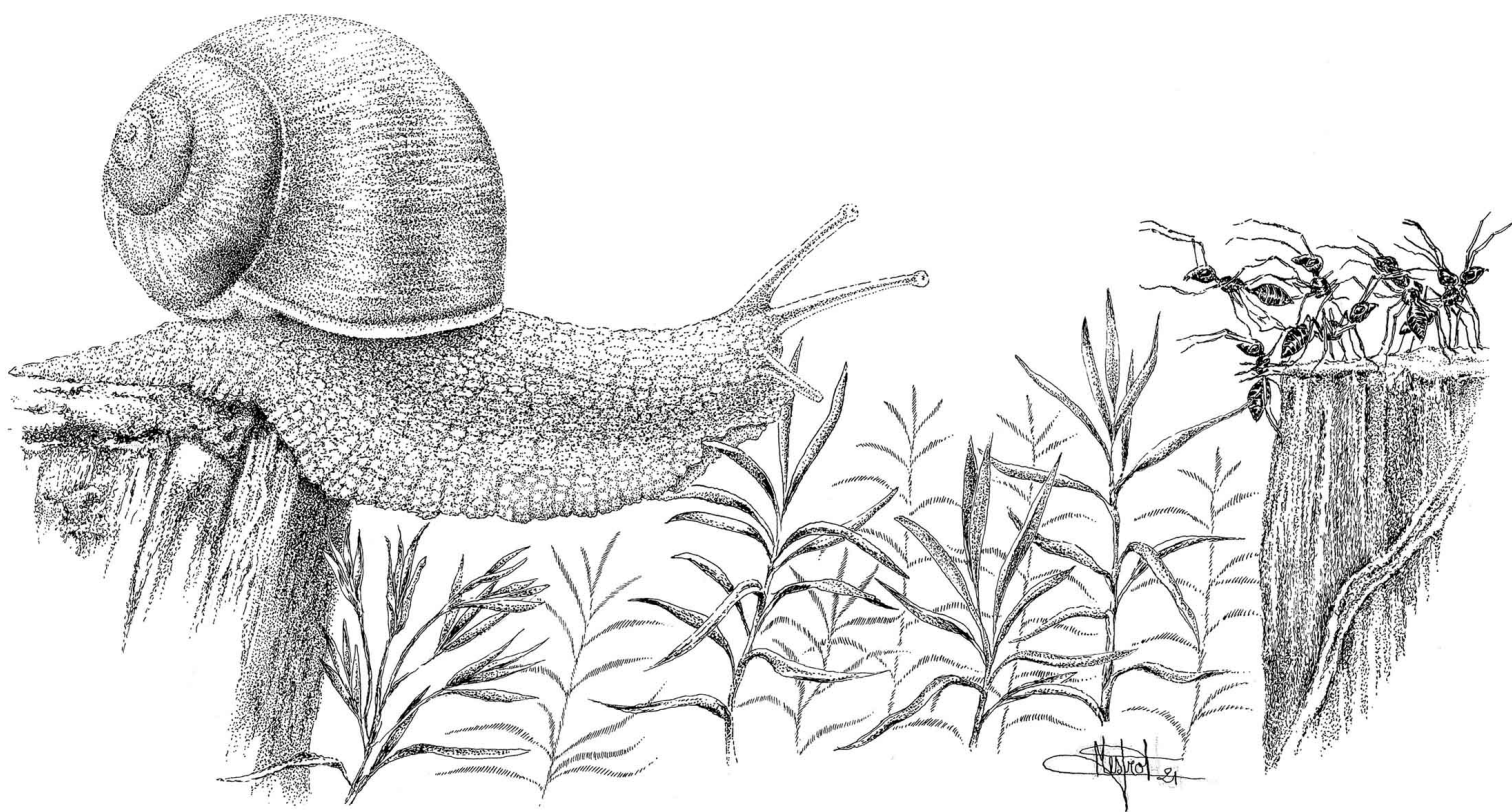
En face, sur l'autre souche, une brigade de fourmis s'apprête également à traver-

ser. Elles pourraient sans peine descendre le long du tronc pour remonter sur l'autre versant, mais la rencontre de l'escargot leur offre une opportunité plus rapide.

« Allonge-toi du mieux que tu puisses et nous créerons de notre côté un pont de nos pattes. En nous retrouvant en milieu, nous pourrons ainsi traverser, toi puis nous ».

Les fourmis s'agrippent les unes aux autres pour devenir le lien tenu qui touchera l'escargot, concevant ainsi de leurs pattes un pont vivant. Les deux côtés joints, fourmis et escargot forment désormais une arche.

Hélas, chaque mouvement devient périlleux, pouvant occasionner l'écroulement de la structure. Les jours, les semaines puis les mois passent, les deux parties, désormais recouvertes de mousse ne bougent plus, oscillant lentement dans la brise. On nomme en Iraty, cette étrange sculpture naturelle : « L'arche du non-retour ».



Sombre forme fuselée qui avance la gueule entrouverte, le prédateur serpente dans la roselière tel une lame de couteau découpant l'onde.

Un brocheton insouciant du territoire de son aîné, furète entre les nénuphars et les vieux troncs qui parsèment le fond du lac. Il ne voit pas le carnassier qui avance comme une ombre derrière lui. Soudain le grand brochet attaque et d'un coup de gueule, l'avale tout rond.

Le jeune se retrouve dans un puits sombre et tente par tous les moyens de rejoindre le jour qui s'éteint dans un grand claquement de mâchoires.

Il croit sa fin venue, tourne en rond au fond de son piège, puis se fait une raison, le prédateur le plus gros mangera toujours le plus petit. Puis, une lumière, tout au bout du tunnel, lui laisse un instant apercevoir deux ablettes happées par le brochet. Nourriture inespérée pour le brocheton...

Le temps désormais n'a plus d'importance, la gueule de 700 dents parfois s'ouvre pour voir écrevisses, gardons, vairons et goujons s'y engouffrer. Notre brocheton s'en satisfait, il est au chaud, protégé des autres prédateurs de l'étang et profite d'une nourriture à profusion.

Un jour il se sentira sans doute à l'étroit, mais en attendant, la chaleur d'un cocon protecteur lui donne entière satisfaction.



Lutra passe de rocher en rocher bordant le gave de Mauléon, d'une course rapide, fluide comme de l'eau. On dit que les loutres sont de l'eau dans de l'eau et Lutra symbolise cette fluidité.

Voilà quelques temps que les chiens ne la poursuivent plus, que les hommes ne posent plus ces grandes mâchoires de fer à proximité de sa catiche. Lutra a bien failli quitter le monde à de nombreuses reprises, déjouant à chaque fois ces pièges destinés à voler sa peau. Cette peau si précieuse qui lui permet de se protéger du froid, quand la rigueur de l'hiver gèle l'eau sur les berges du gave.

Ce jour-là, un Martin-pêcheur à la livrée éclatante, plonge telle une fusée bleue pour saisir de son bec de petits poissons habilement avalés.

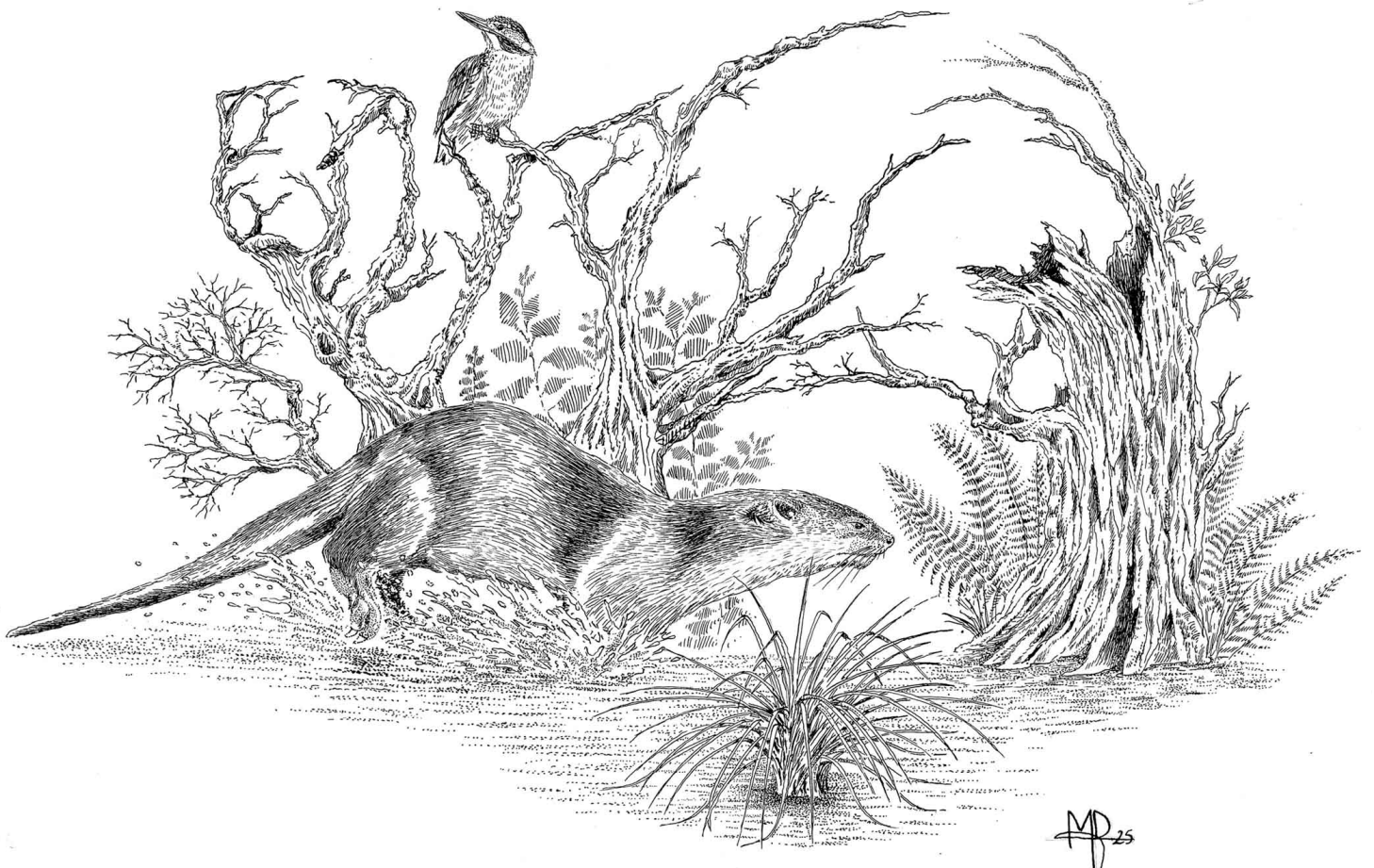
Pris par ses allers-retours pour aller nourrir ses petits nichés dans un terrier, il ne perçoit pas les gros nuages de pluie rouler au-dessus du gave. Puis le déluge tombe d'un coup sans prévenir.

Lutra qui connaît le cours d'eau comme sa poche avait positionné son abri haut sur la berge, mais le Martin-pêcheur n'avait pas eu ce discernement lors de son installation.

L'eau monte à une vitesse stupéfiante, poussant les embâcles et recouvrant les berges. L'oiseau, pris dans sa quête de poisson, ne voit pas le danger qui menace son nid. Lutra perçoit les piailllements de terreur qui s'échappent de la cavité. Elle plonge et disparaît sous les eaux, en fermant narines et oreilles pour réapparaître sur l'autre berge.

Elle se dresse alors sur ses pattes arrière et commence à agrandir le tunnel du Martin-pêcheur. Puis, avant que l'eau ne lèche le nid, saisit les petits dans sa gueule et part les déposer sur le haut de la berge, sous l'œil soulagé de leurs parents.

Une loutre, bien que maîtresse des eaux et pourvue d'un appétit insatiable, ne laisse jamais tomber ses amis.



Guillen le Lamina n'est pas le seul à s'être réfugié au cœur de la forêt d'Iraty. Il y eut un être, qui régnait sur bois et pâturages jusqu'à il y a peu. On le nommait, du temps de sa splendeur, Basajaun, le seigneur sauvage.

Sa taille dépassait nombre d'arbres anciens et son pas lourd à travers les futaies résonnait longtemps, comme les vestiges d'un grondement d'orage. Le rôle de ce protecteur de la nature et en particulier des troupeaux, le portait en lisière des pâturages. Lorsqu'un danger menaçait bêtes et hommes, Basajaun poussait alors un cri aigu, proche d'un sifflement qui ne pouvait être confondu avec le cri d'un rapace.

Le temps fit son œuvre, les pratiques agricoles évoluèrent et Basajaun ne put que constater la raréfaction des troupeaux et de leur transhumance. Puis des machines arrivèrent, pour prendre les bêtes dans de grandes boîtes bruyantes et colorées, afin de les transporter vers des pâturages plus éloignés...

Basajaun, dépourvu devant ce changement si brutal, tourna les talons et franchit la lisière des arbres pour ne plus quitter Iraty. Il s'adossa à un hêtre aux racines accueillantes, posa ses grandes mains pour les ancrer dans les mousses et sombra dans un profond sommeil.

Un rouquin bondissant profita de l'apathie du géant pour cacher dans ses poils nombre de faines, graines et châtaignes, qui comme chacun le sait, sont la plupart du temps oubliées par le rongeur.

Le temps fit son œuvre et le seigneur sauvage se fondit année après année dans la nature qu'il veillait, son corps épais se recouvrit de plantes, mousses et fougères. Son immobilisme lui permit par mimétisme de devenir un arbre, qui parfois, lorsque l'orage menace, lance un cri perçant qui résonne dans la montagne comme un signal d'alerte.



Du haut de son arbre, calée sur une fourche, les yeux scrutant la pénombre du sol, une belle Genette à la queue rayée, attend ses proies.

Surgi d'un buisson, un faisan à la robe nuancée de rouille s'avance, fier et serein. Il furète cherchant dans les entrelacs de racines et les touffes d'herbes, quelques larves et insectes goûteux. Mais la nuit devenue trop noire ne lui offre pas le repas espéré.

La Genette perçoit ce mouvement et l'odeur forte du faisan, tous les sens aux aguets. Elle devine cette forme alléchante se dessinant plus bas, puis sans prendre la peine de la réflexion, bondit sur sa proie et saisit son cou de ses dents acérées. Mais le coq, bien plus lourd que notre panthère des cimes pyrénéennes, sentant ce poids sur son dos, dévale comme une flèche entre les broussailles.

La Genette pas si jeune, solidement accrochée aux plumes ne peut que suivre la course, fouettée par les branches et lacérée par les angles saillants des roches. Le rodéo dure longtemps et à bout de force, elle consent à desserrer les mâchoires et boule dans le contrebas d'un ruisseau.

Le coq s'arrête et toise le carnivore meurtri qui peine à se redresser.

« Il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits » notait Voltaire, un penseur des Lumières.

Parfois même la taille n'arrête pas l'instinct.



Isaac, le garde du Parc national des Pyrénées, assis sur un promontoire qui domine le lac de Biou-Artigues, laisse ses yeux approcher la rive d'en face grâce à sa paire de jumelles.

Il observe les mouvements qui animent les berges pour identifier les espèces qui peuplent la vallée et contribuer ainsi à leur connaissance.

Un bond attire son attention. Au-delà de l'eau, il aperçoit un beau lièvre détailler entre les roches. Derrière lui, deux formes fuselées poursuivent le rongeur. L'une est brune au ventre de neige, la seconde arbore un pelage d'hiver.

Le garde s'étonne car les hermines ont

cette capacité à changer de pelage suivant les saisons et cette robe immaculée ne peut arriver qu'avec des températures négatives ou une lumière se voulant plus discrète. Un soleil printanier, pourtant, baigne les eaux calmes du lac.

Isaac se remémore les semaines passées et ce froid mordant qui étreignait la vallée. Ce gel violent et subit qui d'un coup a figé les bourgeons, fait faner et tomber en une nuit les premières feuilles et fleurs.

Les choses changent trop rapidement, la nature peine à retrouver une respiration apaisée, animaux et plantes deviennent plus vulnérables... Les hermines ne savent plus à quelle fourrure se fier...



